

Renouveler les imaginaires : les liens fertiles de l'art avec la science et l'industrie

par

■ **Marie Brocca** ■

Responsable des partenariats à l'Atelier Arts Sciences

En bref

« Si tu es pressé, fais un détour », dit un proverbe japonais. Le détour que nous présente ici Marie Brocca passe par l'art. Hors des sentiers battus, artistes du spectacle vivant, chercheurs en sciences fondamentales et appliquées et industriels soucieux d'innovation se croisent à l'Atelier Arts Sciences. Ces mondes pourtant étrangers les uns aux autres se parlent, se frottent et se fertilisent autour de processus créatifs improbables, qui pourtant, in fine, débouchent bel et bien sur le réel. Né de la rencontre, elle-même improbable, de la direction scientifique du CEA et de l'Hexagone Scène Nationale Arts Sciences, tous deux implantés sur le territoire grenoblois, l'Atelier Arts Sciences cultive, grâce à son métissage, un équilibre subtil qui aide artistes, chercheurs et entreprises à s'enrichir de modes de création inédits.

Compte rendu rédigé par Pascal Lefebvre

L'Association des Amis de l'École de Paris du management organise des débats et en diffuse les comptes rendus, les idées restant de la seule responsabilité de leurs auteurs. Elle peut également diffuser les commentaires que suscitent ces documents.

Séminaire organisé grâce aux parrains de l'École de Paris du management :

Algoé¹ • Carewan¹ • Chaire Futurs de l'industrie et du travail • Conseil régional d'Île-de-France • Danone • EDF • Else & Bang • ENGIE • Fabernovel • Fondation Roger Godino • Groupe BPCE • Groupe OCP • GRTgaz • IdVectoR² • IPAG Business School • L'Oréal • La Fabrique de l'industrie • MINES ParisTech • RATP • Renault-Nissan Consulting • Syndicat des entreprises de l'économie numérique et des technologies nouvelles³ • UIMM • Ylios¹

1. pour le séminaire Vie des affaires / 2. pour le séminaire Management de l'innovation / 3. pour le séminaire Transformations numériques

Après avoir suivi une formation en école de commerce et obtenu un master en Management des entreprises culturelles et créatives, je travaille depuis bientôt six ans à l'Atelier Arts Sciences. Cet Atelier, implanté à Grenoble, est une structure très particulière, d'innovation pour certains, de recherche pour d'autres ou de création pour le milieu culturel.

En réalité, nous sommes un peu des trois. L'Atelier Arts Sciences est une plateforme de collaboration entre le Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA) et l'Hexagone Scène Nationale Arts Sciences, un théâtre situé dans l'agglomération grenobloise. Cette union improbable entre un centre de recherche international et un théâtre est née, en 2001, d'une rencontre. Cette année-là, Antoine Conjard, en prenant la direction de l'Hexagone, constate que 20 000 chercheurs travaillent à la Presqu'île, pôle de recherche scientifique grenoblois. En parallèle, au sein de la direction scientifique du CEA, un groupe de personnes soucieuses de prospective et d'innovation est convaincu que la recherche technologique devra passer par l'ouverture de son institution sur d'autres disciplines.

Antoine Conjard, désireux de rencontrer les acteurs du territoire sur lequel son théâtre est implanté, organise un séminaire à l'Hexagone autour de la question : « *Avons-nous un imaginaire commun?* », le *nous* recouvrant tous les habitants de ce territoire. Il y invite des entreprises, des artistes et des personnalités du CEA, parmi lesquelles Michel Ida, qui mène depuis quelques années une réflexion sur le thème de l'ouverture de la recherche sur la société, en partant des besoins des citoyens. De là naîtra un festival, les Rencontres-*i*, le *i* se rapportant à l'imaginaire pour certains, à l'innovation pour d'autres. Ce festival permettra à des artistes de venir au contact du monde scientifique, à travers de petites expérimentations très modestes au début, les artistes étant immergés dans des laboratoires de recherche pour leur permettre d'aller "bidouiller" sur des technologies mises à leur disposition. En 2007, ces rencontres sont institutionnalisées par la création d'un atelier permettant de mettre en place des projets de recherche communs entre artistes et scientifiques sur des temps plus ou moins longs, allant de quelques mois à plusieurs années.

Si c'est irréalisable, cela nous intéresse !

L'Atelier Arts Sciences a donc démarré par des expérimentations territoriales et des rencontres entre personnes peu habituées à se côtoyer. Au début, la direction du CEA était quelque peu réservée et n'osait pas trop s'engager sur une contractualisation à long terme. Elle ne nous allouait donc que de petites subventions afin de réaliser des tests entre artistes et scientifiques. À la suite de la création de l'Atelier, nous avons développé un réel partenariat et le CEA met désormais à notre disposition non seulement des moyens financiers et humains, mais aussi du temps de chercheur – 1,5 équivalent temps plein par an. Nous avons cependant tenu à ce que l'Atelier Arts Sciences n'ait pas de statut juridique propre, afin de respecter les identités respectives de l'Hexagone et du CEA, tout en laissant à l'Atelier une certaine liberté d'agir et d'entreprendre. L'Atelier Arts Sciences est donc lié aux deux structures par un accord de collaboration conclu entre elles, chacune mettant à disposition du personnel et des moyens, avec pour but commun de mener à bien des projets de recherche et de création impliquant des chercheurs, des artistes, des scientifiques et, depuis 2014, des industriels.

À l'origine, nous étions principalement identifiés comme appartenant au domaine culturel et artistique. Les artistes venaient à l'Atelier avec un défi technique ou technologique à relever, ou un besoin en connaissances scientifiques. L'idée d'Antoine Conjard était que, puisque les artistes parlent du monde d'aujourd'hui en portant sur lui un regard visionnaire, aiguisé et décentré, ils ont besoin d'être confrontés aux révolutions techniques et technologiques qui impactent nos sociétés. Il leur faut donc être au plus près de cette réalité afin d'en parler au mieux et de renouveler les imaginaires des citoyens. C'est pourquoi, dans notre équipe mixte, une personne travaillant au CEA depuis de nombreuses années et en connaissant parfaitement les rouages est en charge

de trouver l'équipe de recherche qui sera le plus en mesure d'accompagner l'artiste dans son projet, ce qui n'est pas simple.

En effet, si l'idée de l'artiste paraît de prime abord irréalisable, elle nous intéresse d'autant plus, car cela signifie qu'elle entraînera la recherche vers des endroits inattendus. Mais cela veut aussi dire qu'il nous faudra rechercher l'équipe qui l'accompagnera non seulement parmi les 6 000 scientifiques de la direction de la recherche technologique du CEA, mais aussi, éventuellement, parmi ceux des 8 autres centres de recherche du CEA, en particulier celui de Saclay.

Nous avons dû prendre notre bâton de pèlerin afin d'expliquer dans les laboratoires que le regard, parfois décalé, de l'artiste qui arrive avec des questions imprévisibles pouvait leur apporter quelque chose d'inattendu, leur permettre de tester de nouvelles méthodes de travail ou de trouver de nouveaux usages pour des technologies qu'ils gardaient par-devers eux, faute de savoir qu'en faire, etc. Nous leur avons également expliqué que cela pouvait les ouvrir aux questions éthiques ou sociétales soulevées par telle technologie ou telle recherche en cours. Certes, le regard critique des artistes met parfois des grains de sable dans les rouages et il leur arrive d'appuyer là où ça fait mal, mais ils peuvent aussi aider le chercheur ou l'entreprise à entrer dans un processus de création inédit. Il nous appartient alors de choisir des artistes qui veulent aboutir à une création, que ce soit un spectacle, un écrit ou une œuvre plastique. L'artiste n'est en aucun cas inséré au sein de l'entreprise ou du laboratoire pour trouver de nouveaux usages pour ses technologies, ni pour les rendre attrayantes, ce qui ne relèverait ni de la recherche ni de l'innovation.

Nous travaillons avec des artistes du spectacle vivant, c'est-à-dire théâtre, musique, danse et cirque, parce que c'est dans notre ADN et que l'Hexagone est d'abord un théâtre, mais nous ne nous interdisons pas de travailler avec des artistes d'autres disciplines. Dans tous les cas, il est important qu'il y ait un retour, sur un plateau de théâtre ou par tout autre biais. De 2007 à 2014, nos projets ont donné naissance à divers spectacles, des prototypes, des dispositifs interactifs, des œuvres immersives, des expositions et, parfois, des écrits. Nous souhaitons renforcer cet engagement, car, derrière chacune de ces œuvres d'art, le public qui vient les admirer découvre toujours une recherche technique ou technologique.

L'une de nos résidences emblématiques, celle que nous avons partagée avec l'artiste Ezra, reflète bien d'où nous venons et vers où nous nous sommes ensuite dirigés. Ezra est un artiste de *beatbox*, c'est-à-dire qui reproduit avec son seul souffle les sons d'une large gamme d'instruments. Il est arrivé à l'Atelier Arts Sciences avec le souhait que des chercheurs puissent développer un système lui permettant, par la pensée et en temps réel, de contrôler le son et les lumières, d'enregistrer sa voix et de réaliser des boucles, etc., le tout sur scène, durant des spectacles immersifs.

Clinatec, l'un des centres du CEA, travaillait déjà sur les interfaces entre le cerveau et les machines (*brain-computing interface*), mais, dans les années 2007, la recherche n'était pas encore suffisamment aboutie pour permettre à Ezra de réaliser son projet dans les conditions de la scène. Il a donc fallu réviser nos attentes à la baisse avec, comme alternative, la réalisation avec le département de microélectronique d'un gant équipé d'une batterie souple intégrée et de 36 commandes permettant à l'artiste, par de simples mouvements de la main, de contrôler les paramètres scénographiques de son choix (*motion capture*). Le gant lui-même a été réalisé par un artisan gantier de Grenoble, terre traditionnelle de la ganterie.

À l'époque, ce dispositif, désormais devenu banal, constituait une réelle innovation qui a amené les chercheurs à s'interroger sur la gestuelle en lien avec la capture de mouvement. Nous avons également travaillé sur cet objet avec des étudiants en design, car nous voulions qu'il intègre au mieux les exigences artistiques et esthétiques de cet artiste. À la fin de cette résidence, nous avons atteint notre objectif, qui était de mener à bien une recherche avec le CEA, et Ezra a intégré son gant dans son spectacle *Bionic Orchestra 2.0*, qui a tourné pendant plusieurs années.

Ce que nous avons collectivement inventé au service d'un artiste pouvait désormais être utilisé dans d'autres domaines d'activité et c'est cette résidence qui nous a amenés à travailler avec le monde de l'industrie. En 2009, nous avons ainsi été invités à la Semaine de l'industrie, à Paris, afin de présenter ce gant. Nous y avons réalisé

que certains secteurs d'activité proposaient des idées d'applications et des usages inattendus pour cette création, tels la domotique, l'assistance à certaines formes de handicap ou l'aide à certaines manipulations dangereuses dans le secteur du BTP.

À cette époque, nous n'avions pas vocation à transférer ce que nous inventions dans le milieu industriel et n'étions pas équipés pour. Nous avons donc délégué cette tâche à notre voisin, *l'open lab* Ideas Laboratory, et présenté notre réalisation à plusieurs entreprises et structures locales susceptibles de la développer. Comme il est difficile pour elles de s'approprier un projet qui ne soit pas issu de leurs propres recherches, l'artiste lui-même a envisagé un temps de monter une start-up, avant d'y renoncer. Par ailleurs, tout cela nous faisait entrer dans le champ de la propriété intellectuelle, domaine où nous ne sommes pas très à l'aise et où se confrontent une logique de brevets, avec le CEA, et une logique *open source*, pour les artistes.

L'improbable connivence des artistes et des industriels

En 2014, lors de mon arrivée à l'Atelier Arts Sciences, ma mission consistait à rechercher des mécènes. Évidemment, le CEA et l'Hexagone mettent un budget à notre disposition, mais notre envie de nous développer nous a amenés à chercher d'autres ressources auprès d'entreprises par le biais du mécénat culturel. Nos démarches n'ont cependant pas été couronnées de beaucoup de succès et nous nous sommes très vite rendu compte que les entreprises avaient davantage envie de travailler avec nous que de nous donner de l'argent pour des projets dans lesquels elles n'étaient pas impliquées. En outre, dédier un mécénat à des recherches ne débouchant que sur une œuvre ou un prototype soulevait de nombreuses questions juridiques qui inquiétaient le CEA. Comment dès lors faire travailler de façon équilibrée artistes, entreprises et scientifiques autour de sujets de recherche communs sans tomber dans une instrumentalisation de l'artiste ?

Pour cela, il nous a fallu explorer plusieurs pistes et créer plusieurs modalités de travail avec les entreprises. En premier lieu, nous avons contacté celles qui avaient le temps et les moyens d'innover, des grands groupes déjà engagés dans des démarches d'anticipation des mutations à venir, avec une vision à vingt ou trente ans ; elles constituent aujourd'hui notre cœur de cible. Les entreprises hésitant à investir sur plusieurs années dans des projets de recherche et de création, en particulier avec des artistes, nous avons inventé une nouvelle proposition, consistant en une intervention de quelques jours durant lesquels nous œuvrons sur un sujet de recherche ou une problématique en lien avec le cœur d'activité de l'entreprise partenaire qui nous l'a soumis.

Pour montrer en peu de jours aux entreprises la pluralité des apports potentiels du monde artistique à leur activité, nous avons ouvert notre approche en associant plusieurs disciplines artistiques. Cela n'a pas toujours été chose facile, car un artiste travaillant seul a généralement une vision et une idée très précises de ce qu'il souhaite créer et de la manière avec laquelle il veut y parvenir. En regroupant des artistes très différents autour d'une thématique commune, nous les avons amenés à modifier quelque peu leurs façons respectives d'aborder la création. Nous avons appelé *séances exploratoires* ou *workshops* ces quatre jours de réflexion collective autour d'une problématique amenée par un industriel, problématique que nous retravaillons toujours.

Le premier de ces *workshops* a été mené avec le constructeur automobile Renault qui souhaitait trouver des « *prestations innovantes pour habitacle mobile afin d'enrichir les perceptions sensorielles pour les véhicules de demain* ». Que pouvaient apporter des artistes à une telle demande ? Nous nous sommes vite rendu compte que les passerelles entre ces deux mondes étaient faciles à établir, en particulier par le biais de la technologie : on imagine aisément l'intérêt de la réalité augmentée dans l'instrumentation de ces futurs véhicules. Or, sur scène, beaucoup d'artistes utilisent désormais la réalité virtuelle ou augmentée. Comme l'habitacle d'une automobile est un endroit immersif et clos, à l'image d'une salle de spectacle, nous avons travaillé avec un scénographe. L'artiste que nous avons choisi était habitué à rendre immersif un espace scénique, avec projections au sol ou à 360°, afin de plonger le spectateur dans un rapport au spectacle plus étroit que dans l'habituelle séparation salle/scène. Nous avons également travaillé avec un musicien sur la spatialisation du son, enjeu de taille tant pour une salle de concert que pour un habitacle mobile. Le but était que l'apport des artistes vienne enrichir un processus déjà en cours dans l'entreprise et, en retour, que cette confrontation

nourrisse leur créativité, préoccupation des collectivités qui nous financent et attendent qu'il en résulte des productions artistiques.

Cet atelier a parfaitement fonctionné, car les intérêts mutuels se sont très bien accordés. Ne livrer à notre commanditaire que trois ou quatre concepts développés sur un document PowerPoint eût été un échec. Nous avons donc livré à Renault une scénarisation, un parti pris, voire une vision politique sous la forme de plusieurs scénarios, de plusieurs concepts qui ont pu infuser au sein de l'entreprise. La force de l'artiste réside dans le fait de savoir raconter une histoire en scénarisant un futur possible, qui donne ensuite envie aux salariés de l'entreprise de s'emparer des concepts exposés.

Démarrer et finir par l'artistique

Nous ne travaillons pas seulement avec des artistes, des scientifiques ou des industriels, car nous sollicitons également des chercheurs en sciences humaines et sociales. Ainsi, nous travaillons avec un psychologue cognitif, qui nous a beaucoup aidés pour le *workshop* Renault, ou avec les étudiants en design déjà évoqués. Comme nous nous projetons à long terme, nous aimons beaucoup intégrer à nos projets des étudiants qui ne sont pas encore conditionnés par le poids des conventions et des habitudes. Dans ce type d'ateliers, il nous semble également important de démarrer et de finir par l'artistique. Ainsi, les ateliers commencent par des expériences sensorielles destinées à plonger le groupe dans un univers artistique et les restitutions finales se font également sous cette forme. Évidemment, nous ne demandons pas que les participants interprètent des saynètes de théâtre, mais qu'il y ait une scénarisation mise en place par les artistes. Ainsi, dans un atelier où quatre groupes s'étaient formés, quatre concepts différents ont été imaginés pour restituer les résultats de leurs travaux. Nous pouvons également associer plusieurs artistes dans un même groupe, ou encore changer le format ou la méthodologie de nos *workshops*, que nous réinventons à chaque nouvelle problématique.

Nous avons conçu avec Leroy Merlin, la MAIF et Bouygues un *workshop* sur le thème de l'invention du foyer de demain. Nous y avons associé des artistes venant d'horizons différents. La proposition la plus appréciée par les industriels mobilisés a été celle d'une chorégraphe et dramaturge travaillant sur le biomimétisme, Rocio Berenguer, qui a redéfini le foyer comme un cocon réalisé à partir de nos propres cellules. De tels artistes détournent toujours la question posée et, effectivement, leurs interrogations, le premier jour, ont été : « *C'est quoi un foyer? l'endroit où l'on dort? celui où l'on mange? celui où vit notre famille?* » Le foyer peut ainsi être la redistribution d'éléments mobiles qui composeront, sur un territoire et à un moment donné, une forme d'habitation. Rocio Berenguer, nous disait, quant à elle, que le foyer était avant tout une odeur et elle est partie de la façon que l'on a de retrouver cette odeur, où que l'on soit dans le monde, ce qui nous a amenés à trouver des chercheurs travaillant sur l'odorat. Tout cela demande une grande préparation avec les artistes, très en amont de l'atelier, pour comprendre ce sur quoi ils travaillent et trouver quels scientifiques pourraient venir nourrir leur réflexion et leurs propos, au service de l'industriel.

Des interrogations inédites

D'autres interventions portent sur un registre moins technique. Dernièrement, la Banque publique d'investissement (Bpifrance) et son laboratoire d'innovations et d'idées, Bpifrance Le Lab, nous ont sollicités sur la question du rôle des dirigeants de demain face aux mutations écologiques, économiques et sociétales. Bien qu'étant nous-mêmes managers d'une structure culturelle, chargés de réunir des talents autour d'un créateur, cette question nous a beaucoup déroutés, car aborder le rôle d'un dirigeant dans une PME, voire une TPE, était pour nous inédit. D'une manière générale, les entreprises nous posent de plus en plus fréquemment ce genre de questions qui portent, davantage que sur la recherche de nouvelles technologies ou de nouveaux usages, sur la façon d'imaginer quel pourra être le sens de nos vies dans les années à venir, sur la façon dont nous vivons ce qui se passe sur les plans écologique ou économique, sur le sens que nous donnons à l'évolution de nos métiers, etc. Pour ce *workshop*, nous avons réuni quatre artistes avec des chercheurs en sciences humaines et sociales, des dirigeants de PME venus d'horizons divers, tous "titillés" par un clown qui apportait sa posture décalée.

Nous avons également travaillé avec le comédien et metteur en scène Robin Renucci, qui s'est beaucoup intéressé, dans sa dernière œuvre sur l'enfance, au rapport entre autorité et pouvoir. Concernant ces questions, nous sommes allés chercher des auteurs qui s'efforcent de mettre des mots sur les concepts. Tout cela a d'autant plus bousculé les dirigeants de PME que le monde artistique a des spécificités comme l'intermittence, la précarité des statuts, la multiplicité des contrats, etc., qui peuvent intéresser le monde du travail en entreprise et qui ont fait débat. La place du corps en entreprise, largement occultée pour les dirigeants, a également été questionnée par le clown qui a fait danser les participants, les a fait rentrer en contact les uns avec les autres et a mis le corps en jeu dans certaines situations managériales.

Ce sont là quelques exemples parmi les sujets que nous sommes capables de traiter et vers lesquels nous souhaitons de plus en plus nous orienter. S'accrocher à la technologie est parfois plus facile, mais si aller vers ces sujets, qui sont de nature plus sensible, est plus difficile, c'est également beaucoup plus enrichissant.

Par ailleurs, nous souhaitons travailler à plus long terme avec des entreprises sur des sujets plus génériques. Nous avons récemment travaillé avec la MAIF sur l'intelligence artificielle (IA). Ces assureurs sont venus nous voir avec l'idée que leurs métiers allaient rapidement changer, en particulier du fait que les GAFAs avaient désormais plus d'informations qu'eux sur leurs propres clients et plus de capacités à traiter ces données grâce à l'IA. Or, nous n'avions aucune valeur ajoutée à leur proposer sur la question de l'avenir de l'assurance. C'est pourquoi il nous fallait trouver un angle qui permette à des artistes d'aborder ce thème et de créer des œuvres mettant en jeu le débat interne à l'entreprise.

Dans le cas de Renault, nous avons créé des concepts; avec la MAIF, l'aboutissement de notre travail a été une exposition à Paris, au MAIF Social Club, de huit œuvres, toutes issues de la collaboration entre des salariés de la MAIF, des artistes et des scientifiques. L'idée n'était pas de répondre au sujet tel quel, mais de nous intéresser aux rapports entre intelligence et attention, en nous demandant comment nos manières d'être attentifs et attentionnés au monde influencent notre intelligence et notre pensée. Cette notion d'attention interpellait particulièrement les assureurs, à l'heure où tout un chacun cherche à capter notre attention par tous les moyens et où elle est instantanément monétisée par les moteurs de recherche. Nous avons donc travaillé cette thématique avec un philosophe et un neuroscientifique et nous avons confié toute la matière qui en a résulté à des artistes qui ont créé les huit œuvres sur cette base.

Ce projet, qui s'est déroulé sur dix-huit mois, s'est fait en lien permanent avec les équipes de la MAIF. C'est pour cela que, dans l'équipe de l'Atelier Arts Sciences, on trouve aussi bien des personnes capables de parler au monde scientifique, d'autres qui viennent du milieu artistique et d'autres encore capables d'interagir avec le monde de l'entreprise. Cette pluralité de profils nous permet de mener à bien ces projets complexes entre mondes qui n'ont pas l'habitude de collaborer.

Matière à débats

Pour la MAIF, l'intérêt était, bien sûr, d'installer une exposition dans son nouveau lieu, mais surtout d'y faire venir des salariés et de mettre en débat les questions qui sous-tendaient la création de ces œuvres. Quand nous réalisons un tel travail, entre artistes, scientifiques et entreprises, nous souhaitons que les œuvres qui en résultent donnent matière à débats ou suscitent des conférences destinées aux salariés, afin qu'ils puissent s'emparer de la réflexion et des concepts qui ont présidé à leur création. L'impact de ces œuvres est difficilement quantifiable, mais l'entreprise en attend tout de même un retour sur investissement à plus ou moins long terme. Cela lui permet d'aborder une question qui lui est importante par des voies détournées et des chemins inattendus, afin de revenir à son cœur d'activité par le détour esthétique et poétique. Les artistes ne sont pas là pour trouver des solutions à l'entreprise, mais, par l'infusion de la création artistique, par le frottement entre deux mondes qui habituellement s'ignorent, pour poser des questions que l'on ne se serait peut-être pas posées dans des schémas plus traditionnels, en particulier dans ces grands groupes. Antoine Conjard, paraphrasant le proverbe japonais « *Si tu es pressé, fais un détour!* », le résume souvent à sa façon, en disant que le détour artistique est le plus court chemin vers la réalité.

Récemment, nous avons entamé une collaboration Arts-Sciences-Industrie, dont nous rêvions depuis longtemps, mais que nous ne parvenions pas à formaliser. Elle consiste à intégrer un artiste dans une entreprise, afin de lui permettre, sur un temps long, de se frotter aux salariés. Lors d'un *workshop*, en effet, nous sommes chez nous, dans les laboratoires de recherche ou au sein de la compagnie de l'artiste, mais rarement dans l'entreprise. Des lieux culturels comme la Gaité Lyrique ou le Carreau du Temple le font avec des artistes plasticiens qui vont, au sein d'une entreprise, créer une œuvre qui, généralement, trônera ensuite au milieu de son hall d'accueil. En comparaison, intégrer un artiste du spectacle vivant, qui joue sa création sur scène et donc ne laisse rien de concret et d'immédiatement tangible, est un défi de taille, mais nous pressentions que les entreprises pouvaient être intéressées par une telle confrontation directe avec la création.

Nous sommes ainsi revenus chez Renault, qui souhaitait intégrer un artiste au sein d'une nouvelle équipe de 75 ingénieurs, issus d'horizons variés, concevant l'architecture électronique des véhicules. Nous avons fait appel au metteur en scène Nicolas Ramond, de la compagnie artistique lyonnaise les Transformateurs, que nous avons choisi pour sa capacité à s'immerger sur des temps longs dans les sujets qu'il traite, tels le monde hospitalier ou celui de l'autisme, travail d'immersion qui lui plaît et le nourrit. À ce jour, la résidence est en cours, au rythme d'une semaine par mois sur une année.

Les entreprises avec lesquelles nous travaillons doivent d'abord avoir le temps et les moyens d'innover ainsi qu'une forte capacité de projection dans l'avenir. Elles doivent aussi être capables d'accepter de ne pas connaître la finalité de l'expérience, ce qui n'entre généralement pas dans leur façon de fonctionner. Il faut également qu'elles soient en mesure d'impliquer leurs salariés et que la personne qui sera notre interlocuteur soit capable de mobiliser ses collaborateurs à son retour en interne, faute de quoi nous perdrons sans doute notre pari. Il leur faut enfin accepter que le sujet qu'elles nous soumettent puisse être complètement détourné, ce qui est loin d'être évident pour elles. C'est donc un long chemin d'accompagnement que nous devons faire avec elles en amont de chaque atelier, pour que le travail avec les artistes, désireux de s'immerger dans ce monde nouveau pour eux, puisse porter tous ses fruits.

Débat



Jouer sur la porosité entre trois univers

Un intervenant : *Dans votre approche, vous donnez du sens à des concepts à la mode comme la sérendipité ou le "prototypage", voire, plus trivialement, les rencontres autour de la machine à café, en vous interrogeant sur les raisons pour lesquelles tout cela fonctionne. Quelle ingénierie avez-vous développée qui permette de rendre opératoires ces concepts : quelles rencontres ? quels formats ?...*

Marie Brocca : Nos actions relèvent beaucoup de l'expérimentation. Au démarrage d'un projet, il est essentiel de bien définir la problématique. Un projet qui part trop vite risque à tout le moins de ne pas être innovant, voire de courir à l'échec. Si le thème nous paraît simple et que nous n'avons pas mis longtemps à le déconstruire, à le reformuler, à en changer les termes, c'est sans doute que nous sommes dans quelque chose de trop évident et de peu d'intérêt. C'est notre comité artistique et scientifique, composé du directeur de l'Hexagone, de la direction innovation du CEA et, parfois, de scientifiques, qui est en charge de ce travail de reformulation.

L'ingénierie la plus efficace, qui est notre vraie valeur ajoutée, repose sur notre capacité à choisir l'artiste adéquat et à lui traduire le sujet retenu afin qu'il s'y intéresse, fasse le lien avec sa discipline et ait ainsi envie de créer quelque chose. C'est une démarche que peu d'entreprises sont en capacité de faire par elles-mêmes et c'est pour cela que nous sommes convaincus que notre structure est appelée à perdurer. Nos équipes maîtrisent

l'ingénierie très technique du spectacle vivant et peuvent accompagner l'œuvre jusqu'à sa diffusion finale, d'autant que nous apportons aussi l'accès à des espaces de diffusion au plan national. Au sein de l'Hexagone Scène Nationale Arts Sciences, quatre personnes, sur dix-huit au total, sont spécialisées dans ces contacts, ce qui rassure l'artiste sur sa rencontre effective avec le public.

La durée de quatre jours pour nos *workshops* résulte simplement du choix d'avoir deux jours consacrés à la réflexion, à la reformulation de la thématique et à la constitution du groupe, puis deux jours dédiés à la création. Un format plus court ne le permettrait pas.

Int. : *Pouvez-vous nous donner un exemple simple de réalisation qui fasse le lien entre art, science et industrie ?*

M. B. : Nous avons récemment travaillé avec les chercheurs sur un matériau reconfigurable et déformable à souhait sous l'effet de la température. Les artistes plasticiens se sont alors servis de cette pâte pour réaliser une sculpture. Nous n'avions alors pas imaginé que cet objet pourrait intéresser l'entreprise Rossignol – un fabricant d'articles de sports d'hiver – qui envisage, sur le marché de la location des chaussures de ski, de l'utiliser pour les configurer à l'infini, selon un modèle économique très profitable! Ce qui ressort essentiellement du travail en résidence, c'est cette porosité entre les trois univers sans qu'il y ait pour autant production obligatoire d'un objet artistique.

Évaluer ou apprécier

Int. : *Quels comptes rendez-vous et à qui ?*

M. B. : Il nous est très difficile de nous situer par rapport aux tutelles qui nous subventionnent, contrairement à ce qui se passerait en Allemagne où il existe un ministère des Arts et des Sciences. En effet, lorsque nous nous adressons au ministère de la Culture, on nous renvoie vers celui de la Recherche, et inversement. Nos tutelles dites "culturelles" nous évaluent surtout au regard du nombre de créations artistiques, spectacles, œuvres ou accompagnements d'artistes que nous réalisons chaque année. Le CEA, quant à lui, n'a pas de grille d'évaluation, mais il regarde avec attention le nombre de laboratoires et de scientifiques impliqués dans nos projets, ainsi que le nombre d'œuvres incluant des technologies qu'il a développées.

Quant aux entreprises, elles sont intéressées par le nombre de salariés qui participent au projet et c'est pour cela que nous sommes très attentifs à ce que le chef de projet désigné en leur sein, qui est notre interlocuteur, soit très mobilisateur. Elles prennent également en compte la capacité qu'ont les œuvres ou les cahiers d'idées à pouvoir avoir des suites chez elles et le nombre de projets qui résultent de nos résidences. Nous nous interrogeons actuellement sur l'opportunité de recruter une personne spécifiquement en charge de l'évaluation, pour laquelle l'Atelier Arts Sciences est aujourd'hui insuffisamment armé. Si nous savons évaluer efficacement un projet sur le plan scientifique et industriel, c'est en revanche beaucoup plus délicat sur le plan artistique où les critères d'appréciation sont essentiellement subjectifs.

Int. : *Dans quelle mesure votre apport diffère-t-il de celui d'un designer ?*

M. B. : Pour nous, la frontière entre un artiste et un designer est très claire : un artiste crée généralement en dehors de toute commande et son geste artistique naît de sa vision particulière du monde et de son incapacité profonde à faire autre chose que créer. Une démarche artistique qui aboutit à un spectacle ou à une œuvre est pour nous très différente de celle d'un designer qui, intégré dans une entreprise, est au service de projets industriels. Néanmoins, il se peut qu'un glissement s'opère lors d'une immersion longue d'un artiste dans une entreprise. C'est pour nous une question non résolue à ce jour, qui renvoie à la liberté de création de l'artiste et à la distance que son œuvre prendra au sein de cet environnement.

Int. : *Comment pensez-vous le cadre juridique des objets qui peuvent émerger de ces rencontres ?*

M. B. : Le CEA est très prudent en ce qui concerne la propriété intellectuelle. Ses juristes veillent avant tout à protéger la propriété intellectuelle qui émane des recherches de ses laboratoires. Cependant, plusieurs résidences

nous ont fait évoluer. Dans les cas évoqués précédemment, la réponse que nous avons trouvée à ce problème, non entièrement satisfaisante cependant, a été de spécifier dans les contrats qui lient les scientifiques, les artistes et les industriels que l'artiste garde le droit d'utiliser l'œuvre produite exclusivement dans le domaine artistique. Cette autorisation est assortie des contraintes liées à la confidentialité et au secret industriel et, parfois, d'une certaine réticence des laboratoires à inclure l'artiste dans le processus de fabrication. La question de la copropriété intellectuelle, entre *open source* et logique de brevets, est loin d'être close.

En quête d'hybrides

Int. : *Comment choisissez-vous les parties prenantes des résidences avec qui vous collaborez sur un projet ?*

M. B. : Le CEA regroupe 16 000 chercheurs, qui sont autant de ressources pour nous. Au sein de l'Atelier Arts Sciences, une équipe de cinq personnes a la charge des activités de recherche et de création. Nous nous interrogeons continuellement pour savoir si nous avons les bonnes ressources et les bons interlocuteurs pour accompagner ces programmes complexes. C'est une quête permanente, qui demande d'avoir l'envie et les compétences pour comprendre le monde culturel et, simultanément, d'être en capacité de communiquer avec le monde de la recherche et les entreprises, profil hybride que nous avons du mal à recruter.

Int. : *Où trouvez-vous ces profils hybrides ?*

M. B. : Ce n'est pas évident ! Nous allons généralement les chercher en école de commerce ou d'ingénieurs, dans les masters culturels, au sein des établissements de sciences politiques et, souvent, au sein du CEA, nous retrouvons des compétences qui peuvent nous appuyer. En effet, à côté des scientifiques purs, il y existe des membres qui sont habitués à établir des ponts entre les scientifiques et des chercheurs en sciences humaines et sociales. On y trouve également une cellule Prospection commerciale, dont les commerciaux sont capables de parler aux entreprises et de vulgariser auprès d'elles une technologie innovante. Toutes ces personnes nous intéressent évidemment beaucoup. Par ailleurs, au sein même de leurs compagnies, les artistes sont de plus en plus souvent en contact avec des techniciens aux compétences multiples et rompus aux nouvelles technologies.

Int. : *Comment constituez-vous votre vivier d'artistes ?*

M. B. : C'est le rôle de la direction artistique de toute structure culturelle d'être en contact permanent avec les acteurs de la création artistique contemporaine. Pour l'Atelier Arts Sciences, le rôle essentiel d'Antoine Conjard et des deux personnes qui le secondent au sein de l'Hexagone est d'arpenter les salles de spectacle et d'exposition afin de rencontrer les artistes. Par ailleurs, nous sommes intégrés dans le réseau des 73 scènes nationales créées par la loi de décentralisation, qui entretiennent constamment entre elles des échanges sur leurs activités. Nous avons également cofondé le réseau TRAS, la Transversale des réseaux Arts Sciences, auquel participent des universités, la chaire Arts et Sciences récemment créée entre l'École polytechnique et l'École des beaux-arts de Paris, ainsi que diverses structures culturelles. Ce qui manque encore au monde culturel, et ce vers quoi le ministère de la Culture nous pousse, ce sont des plateformes de recensement artistique qui n'existent ni à l'échelle nationale ni au niveau européen.

Int. : *Comment collaborez-vous avec les chercheurs en sciences fondamentales ?*

M. B. : C'était là le point de départ de la démarche de l'Atelier Arts Sciences et l'envie d'Antoine Conjard, car nous nous intéressons à toutes les sciences et à tous les domaines de recherche. Néanmoins, comme nous avons été rattachés à la direction de la recherche technologique du CEA, cela nous a parfois éloignés de la recherche fondamentale. L'artiste qui arrive avec sa démarche et ses questions parfois naïves permet pourtant au scientifique de reformuler en permanence sa recherche et de se réinterroger sans cesse. C'est pour cela que, dans notre travail de curation, il est important pour nous de continuer à aller voir des artistes qui s'intéressent à la recherche fondamentale. Cela reste toujours une envie forte pour nous après douze années d'existence.

■ Présentation de l'oratrice ■

Marie Brocca : diplômée de l'EDHEC Business School avec un double master en Business Management et Gestion des organisations culturelles et créatives, elle a, tout d'abord, accompagné diverses collectivités dans l'élaboration de leurs politiques culturelles et artistiques au sein du cabinet Sofred Consultants, spécialiste du développement territorial. Depuis cinq ans, elle est responsable des partenariats et en charge de montage de projets entre artistes, scientifiques et entreprises à l'Atelier Arts Sciences. Elle permet des ponts entre des artistes et des industriels désireux de penser leurs activités autrement et d'anticiper les transformations technologiques et sociales.

Diffusion janvier 2020
